

DISCOURS I. — ANNE DE BRETAGNE. 19

« Estoient ainsin menez et conduictz par les
« laisses, qui est à dire menez en main, et le
« chariot qui avoit emmené le corps de ladicte
« dame jusques auxdits fauxbourgs de Paris,
« avecques six chevaux enharnachés et couverts
« de mesmes vellours, à grandes croix de satin
« blanc : le chariot estoit aussy couvert de vel-
« lours, à une grande croix de mesmes, et les
« quatre coingz honnestement portez par quatre
« seigneurs; et si estoient les charretiers et
« pallefreniers vestuz de vellours, et chappe-
« rons de dueil.

« L'effigie et representation de la royne estoit
« posée dessus son corps, et tout porté par
« plusieurs gentilshommes dessus une littiere
« de bois toute couverte d'un riche drap d'or,
« traict et eslevé, fourré et enrichy d'hermines.
« Ladicte effigie estoit moult richement accou-
« strée, vestue dessous d'une cotte de drap
« d'or, et dessus un grand sercot ' de vellours
« cramoisy de pourpre fourré d'hermines; une
« couronne mise en son chef dessus un coissin
« de drap d'or; un sceptre estoit en sa main
« droicte, et en sa senestre tenoit une main
« de justice; et au dessus estoit porté un riche
« poisle bleuf en maniere de ciel, semé à l'en-
« tour d'escus de France et de Bretagne; et
« estoit porté par les quatre presidens de la
« court de parlement, et des susdicts seigneurs
« et dames portans le dueil amprès le corps.



« Amprès, le heraut d'armes, dict Bretagne,
« appela tous les princes, officiers d'icelle dame,
« c'est assçavoir, le chevalier d'honneur, le
« grand maistre d'hostel et autres, pour, eux
« tous et un chascun d'eux, accomplir leurs
« offices envers ledict corps, ce qu'ilz firent
« moult piteusement, et jettans larmes de leurs
« yeux. Et, ce faict, le prenommé roy d'armes
« cria par trois fois à haulte voix moult piteu-
« sement : *La très .chrestienne royne de France,*
« *duchesse de Bretagne, nostre dame souveraine, est*
« *morte*; et puis un chascun s'en alla. Le corps
« demeura en sepulture. »

Branthôme, Des Dames. Plon MDCCCXC



requiem

Quel est le lieu qui conviendrait
le mieux à l'érection d'un monu-
ment funéraire à la mémoire de la
civilisation occidentale? L'église
de *Saint-Denis* en Île-de-France
(pompeusement dénommée *ca-*
thédrale puis *basilique*), en tant que
mausolée des souverains de France,
semble tout indiquée pour cela.

les Muses grâce



La bande-son de *Musique pour*
les funérailles avec son long glis-
sando ne se laisse pas oublier.
Là où la musique d'ambiance a
gagné ses galons en se fondant
dans le paysage, celle-ci ne se
stabilise pas, jamais, produisant
une sorte d'inconfort mental
persistant, qui refuse de se lais-



Quant à la
musique qui
pourra ac-
compagner
la cérémonie, *His Divine Grace* y a
pourvu avec ce *Requiem*, aussi ma-
jestueux qu'enveloppé de ténèbres.
Mais ne nous précipitons pas à
la porter en terre, cette civilisa-
tion, elle doit connaître, comme
la Reine *Anne de Bretagne* dont
nous donnons ci-dessus extrait
des interminables obsèques, en-

ser ignorer. Le malaise surgit de
la sensation d'une note éternel-
lement tenue, qui ne se tient jus-
tement jamais. Finalement, on
s'emplit de gratitude à l'égard
d'une musique qui ne s'évapore
pas, alors que toutes, mise à part
l'horrible variété internationale
qui titille au delà de l'exaspéra-



core bien des épisodes multiples et
chamarés, puisque toute la planète
ne jure plus que par elle. Pris dans
sa traîne d'ombre où scintillent ses
mirages de sirène, dans ses malé-
fices de moribonde vengeresse,
le monde entier se précipite vers
cette fosse bien commune. La po-
sition de gisant semble être la plus
désirée... il est vrai qu'on regarde
mieux la télé allongé, comme
dans un cercueil. Par ici *Messieurs-*
Dames... et n'oubliez pas le guide.

tion, se noient dans l'abîme du
trop connu, trop humain, trop
entendu, qu'on n'entend plus.
Ici ce sont des voix qui depuis la
nuit des temps se relaient, tien-
nent une orientation irrépessi-
ble, opiniâtre, malgré l'adversité
qu'elles rencontrèrent à toutes
époques. Le chant continue,
mute et mutine, persiste et gon-
fle, éternel, que rien ne pourra
vaincre. On n'entame pas les
choses à cette profondeur avec
un canif en plastique.

Que nous importe à nous, qui
ne vivons que de ce que nous
sommes et de ce que nous fai-
sons, que « le monde » puisse se
dresser hors de nous (comme si
c'était possible) avec des désirs
qui ne seraient pas les nôtres?
Que nous importe?

LE QUÉÂTRE
le quéâtre est une
publication des pres-
ses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2014 - XI



LE QUÉÂTRE DES DISQUES

L'ACTUALITÉ DES DISQUES DE L'ASSITUDE N° 2

ça plane pour nos fantômes

Cortèges funèbres, échos du passé et de terres lointaines aux encens parfumés depuis longtemps consumés... *Les Disques de Lassitude* n'évoquent pas seulement, avec les 5 CDs qui sortent, les effluves des sépulcres du monde occi-
dental porté en terre; c'est aussi une tradition initiée par le site *gigabrother.com* au travers de ses projets défunts, labels
musicaux décédés, qui perdure, s'exhalant de leurs cendres mal refroidies. Après *Perplex Barquettes*, *William Morose*, ce
sont *Hardclan*, *His Divine Grace* et *Nakajima Gow Ni Sang* qui remontent à la surface par les grands escaliers de marbre
qui guident à leurs tombeaux. Ces fantômes, en nos temps métempsychoiques, se drapent de voiles arachnéens tout à



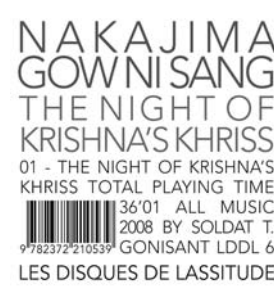
fait dans le goût de l'ar-
rière-arrière-saison.
Ça plane pour eux.

la fin
du début

Commémorations, revues
historiques, il est de saison
de tout inventorier et de tout
liquider (une fois dûment glo-
rifié bien entendu, et garanti
« éternel ») dans la mouvance
désormais convenue de « la fin
de la métaphysique » pour les
plus prétentieux, de « la fin de
l'histoire » pour le public des
magazines, etc.

Cette lecture volontairement
fautive d'un thème philo-
sophique désormais archi-
classique et ainsi aperçu par
le petit bout de la lorgnette
(prenant soin d'éviter d'évo-
quer le thème réel de « la fin
de l'homme », lequel suscite
l'inquiétude lorsqu'il est lu
communément) est interpré-
tée, malicieusement, dans le
sens habituel : débarrassons le
plancher de tout ce qui a fini
de servir nos projets lucra-
tifs, sera bientôt parfaitement
invendable et ne nous mettra
plus que des bâtons dans les
roues. Éliminons tout ce que
nous avons saccagé et dont la
substance résiduelle est négli-
geable (en vérité l'essentiel).

Il faut que ça pète, et du plus

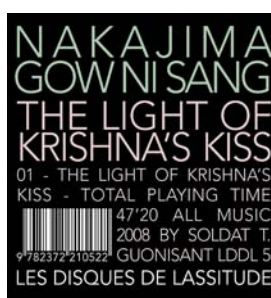


haut au plus bas niveau. Assez
de maigres centenaires pén-
iblement soutenus par quelques
publications, télé, médailles
et timbres. Il faut faire ren-
dre au passé sa magie la plus
incantatoire, la restituer avec
grandeur et fracas et même au

prix des plus terribles destruc-
tions : ainsi un autre univers
surgira de ces flammes ! Il faut
battre et taper, comme ces
sorciers déchaînés, le sable et
la terre pour en extraire les dé-
mons cachés, qui n'abandon-
nent qu'à regret leurs tanières

d'éternité !
Délogés, ils
devront trou-
ver à s'abriter
dans nos
coeurs neufs.

Les accou-
chements ne



viennent pas sans que des glo-
bes se crèvent et s'épanchent.
Pour celui d'une civilisation,
il y faut le déchaînement de la
pompe la plus outrée et la plus
magnifique, un peu de pana-
cette, cette chose si étrangère à
notre époque, ne nuira pas.

Tous autres respects et di-
gnités, honneurs rendus au
passé qui s'engloutit sont des
manières commodes d'enter-
rer des gloires qui font trop
d'ombrage, par la compari-
son, à ceux qui en briguent
l'équivalent contemporain. Si

vous voulez paraître sublime,
escamotez ce auprès de quoi
vous semblerez très inférieur.
On en chante donc de grandes
louanges et le jette à la trappe
au plus vite.

Voici comment Laponéon
rêve l'enterrement de la ci-
vilisation occidentale : « [...] Le
classicisme, cher X, est un
point d'orgue qui ne connaît
pas de fluctuation. Être clas-
sique c'est être au top en
permanence ! L'apanage des
choses mortes est de ne pas

(suite page 2)

la fin du début (suite de la page 1) varier, terrible privilège. Mais il est bien vrai qu'on peut si-tuer parfois à quelques minu-

tes près l'instant où un art a produit son chef-d'oeuvre et ne fera plus que décliner. À ce propos je n'ai toujours pas choisi, parmi les nombreuses municipalités qui ont répondu favorablement à mon appel d'offre, celle qui verra l'Enterrement de la Civilisation Occidentale parcourir sa principale artère jusqu'au fabuleux mausolée



qui aura le pénible et émouvant devoir d'accueillir en son sein la frêle dépouille de jeune fille fanée, morte pourtant de vieillesse autant qu'assassinée, qui connut tant de gloire. Précédée, dans son cercueil de verre serti d'or et parée de toutes les gemmes que les femmes auront sacrifiées de tout coeur, d'un cortège tourbillonnant de fées éplorées tentant vainement de consoler de preux chevaliers en armure et succédée par la traîne funèbre de tout ce que la simple et belle imagination d'un véritable Occidental fera foisonner de merveilleux à la suite d'une si touchante procession, La Civilisation Occidentale au comble de sa dimension classique s'enfoncera à jamais dans les entrailles de la Terre, à son apogée, au long d'années, voire de siècles de cérémonie, aussi longtemps qu'une autre ère n'aura pas voulu s'amorcer. En attendant vous pouvez me faire parvenir vos dons. »

Harmonique ou non, émanant d'un instrument, d'une voix, d'un lecteur de fichier, d'une partition ou d'un orgue de barbarie, voire d'une machine de chantier imaginée comme un instrument de musique et tout cela sans épuiser des combinaisons exhaustivement, la musique est toujours le ronron d'une machine.

Hors d'elle, hors de nous, même le fantôme du « sauvage » qui laisse palpiter la vibration de ses organes, du vent, des eaux dans ses doigts qui clapotent, frottent et pincet, dans sa voix qui module un ample chant d'infini à l'unisson du crapaud-bugle et du hibou, ce « naturel » n'est qu'un épisode de plus de notre imaginaire; ces sons seraient inaudibles, quand bien même serions-nous capables de nous extirper de notre mécanique, de notre machinisme bestial et maniaque pour écouter la première fois.

Sans conteste c'est la mise au tombeau du monde qui nous fait soudain entendre toutes ces formidables détonations mêlées à de

fluides murmures empoisonnés (Wagner), l'égrènement de la pensée articulée sur la logique mathématique (Bach) comme autant de petites boîtes à musique, autant d'automates du sentiment, aussi « sublimes », ravissants, époustouffants de séduction. La viole sonne comme un rapt, un viol. Quelque chose nous est dérobé au moment où la tendresse nous foudroie et nous laisse pantelant, livrés aux larmes, possédés par cette musique qui est une machination, souvent ni froide ni déterminée au moment de sa création, mais tombée dans les mains d'implacables manipulateurs obsédés par des dogmes et des perfections, qui cherchent à moderniser la force de frappe sonore de tremblantes tentatives devenus des engrenages.

Alors la musique nous parle depuis son inhumanité; elle devient intéressante quand elle ne peut plus nous émouvoir qu'en nous

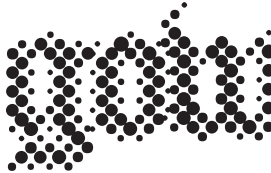
parlant de sa danse de ruse et de voiles qui ne le font plus mais qui nous touchent encore de leurs sortilèges fanés, débusqués par la



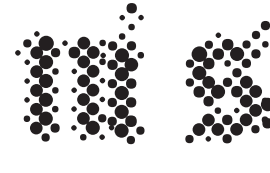
chute d'un vieux paravent de soie somptueusement éraillé. Elle nous en apprend, malgré elle, beaucoup sur les mondes où elle fit régner ses prestiges absolus. Nous ne l'entendons plus de la même oreille.

Soldat Gonisant, expulsé des *Disques du Camp* pour prévarication (chargé de mettre au clair, retranscrire et de produire l'exécution des partitions posthumes du groupe *Hardclan*, il les aurait falsifiées, voire détruites pour certaines, pour en fabriquer des fausses), *Thomas Gonisant* s'est, un temps, forgé une identité de pseudo-musicien japonais sous le nom de *Nakajima Gow Ni Sang*. Individu peu scrupuleux, faux, fuyant, indécis autant qu'imprécis, tout en impondérables et en « si », insaisissables, *Gonisant* est peut-être une véritable imperso-

Elle est histoire, l'air nous parle d'elles et des glorieux tintamarres, des chants de victoire, de défi ou de déploration. Scarlatti, Rameau ou Royer font même résonner de très pontifiants chapelets de cris-



nalisation de la musique. C'est à dire une ombre, un spectre, un zéphir, un souffle sans corps, une sorte de musicien d'ascenseur, absent, toujours allant et venant entre des étages. Aujourd'hui, quelle différence cela fait-il que de la musique joue, ou non? Pure substance de confort auditif, destinée à masquer l'absence de musique à laquelle il faudrait porter attention, total zinzin, pouet-pouet, la musique



n'est pas là. Elle est voyageuse. Pourtant elle investit quand on ne l'écoute pas, mais c'est à charge alors à l'auditeur de s'ébrouer de son maléfice, la musique étant de nature ensorceleuse. Il faut lui donner audience, de peur qu'elle ne devienne audieuse, inaudible définitivement, au sens propre. [Ici, parler de la musique façon-

née pour n'être pas entendue, vraie nouveauté, issue de la mu-

sique qu'on n'écoute pas. Que se passe-t-il quand on écoute de la musique qui n'a pas été élaborée pour ça?? — c'est à dire composée pour faire rembourrage sonore — Nouveau, nouveau. Peut-être aussi artificieux que le reste. Sans doute. Quel rapport avec du texte non écrit pour être lu, mais pour faire un beau gris dans une maquette??] De son exode en Orient, *Gonisant* devenu *Gow Ni Sang*, Thomas a rapporté deux asianeries jumelles, *The Light of Krishna's Kiss* et *The Night of Krishna's Khriss*.



la variation possible, pour dire et redire le même couplet le même refrain, chagrin, malin pendant que des doigts brodent, tricotent, font crisser la plume sur le papier qui portent autant d'admonestations et de directives implacables que l'air d'accords et de fredaines sérieuses et ratiocineuses... Pas de fausses notes, et dans le bon tempo!

On se prend d'affection pour toutes ces candides impositions de l'esprit des lois, sans plus penser à la chair qui en souffrit, aux esprits qui s'y rabougrissent.

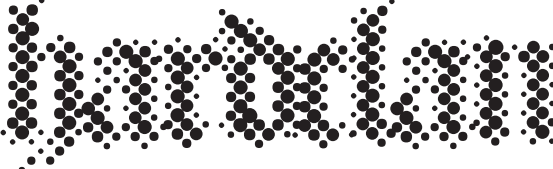
His divine grace fait vrombir les cieux d'une calotte de glace et de lave, humide, dense et lourde, obsédante, omniprésente et pourtant indécidable. Un chiffre se prononce que chacun est seul à ne pas pouvoir deviner. Une parole définitive, absorbante, absolvante, globale. D'une généralité totalisante, unifiante, de tous les chiffres et de tous les calculs se précipitant ensemble, comme *Salvador Dur* et ses boueux

ne l'auraient pas rêvés.

C'est l'air, dont nous oublions sans cesse la présence autour de nous parce qu'il est invisible, qui devient palpable et tente de nous



asphyxier par tous les pores, de nous absorber par des stratagèmes techniques superposés, sursophistiqués, ou plus rien ne peut plus s'immiscer dans l'épaisseur d'une étanchéité.



La revue spécialisée, s'adressant uniquement aux professionnels, *Le Quéâtre du Totidien*, consacrée cette semaine au pilote de la série télé *Cam* dont les réalisateurs sont *Les Comte*, fait une large part aux compositeurs de la bande-son de leur série, *Hardclan*. De ce même projet (connu sous *Les Disques du Camp* à l'apogée de *Gigabrother.com*) sort sur *Les Disques de Lassitude* JE TE SALUE, VIEIL OCÉAN.